

---

## Les Deux blessés. Episode de la dernière guerre.

**Numéro d'inventaire :** 1979.35658.2

**Auteur(s) :** Madeleine Vernet

Sarah Menant

**Type de document :** image imprimée

**Éditeur :** Éditions de l'Avenir Social (Epône)

**Imprimeur :** Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

**Date de création :** 1920 (vers)

**Description :** gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords

**Mesures :** hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm

**Notes :** Illustration en 10 vignettes de l'histoire de 2 soldats blessés durant la guerre. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

**Mots-clés :** Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille

Histoire et mythologie

**Filière :** aucune

**Niveau :** aucun

**Autres descriptions :** Langue : Français

ill. en coul.

## LES DEUX BLESSÉS

Episode de la dernière guerre

Texte de MADELEINE VERNET. — Dessins de SARAH MENANT



I. — En 1870, pendant la guerre entre Allemands et Français, un soir de bataille, un soldat allemand, blessé à l'épaule gauche, fut réveillé par le froid de la température qui l'asseyait. Il avait mal. Il regarda autour de lui et vit un autre blessé qui poussait de longues plaintes. Il put se pencher sur lui, et constata que c'était un soldat français. Celui-ci avait à la cuisse une plaie héante qui lui faisait perdre beaucoup de sang.

II. — Le pantalon du blessé était déchiré, et le pauvre membre saignant était glacé. Ensuite, le soldat allemand déchira un grand morceau de sa chemise, et du mieux qu'il put, fit un pansement qu'il banda avec son mouchoir, et attacha avec des épingles. Le sang cessa de couler. Alors, avisant une capote laissée là par quelque soldat, il l'en enveloppa le blessé. Puis, il se mit à le contempler.



III. — C'était un jeune homme de 20 ans peut-être. Il était pâle et la fièvre s'était emparée de lui. Il n'avait pas de conscience des soins qu'il avait reçus; mais, ayant été soulagé, il avait cessé de se plaindre. — Tout à coup, il se leva, et, les lèvres bleuies, un cri jaillit : « Maman ! » Le soldat allemand en fut renversé jusqu'au cœur. Lui n'avait plus de mère; tout enfant il était orphelin. Il ne savait pas ce qu'il était qu'à ce point. Mais il se souvenait d'une femme qui le berçait doucement sur ses genoux. Alors, comme le Français se renuit à appeler : « Maman ! » — le souvenir de sa mère



lui revint, et il envia son compagnon, qui avait encore la sienne, dont la pensée était avec lui, et rendait moins vive sa souffrance.

— Puis, il évoqua la mère de ce Français. Il la vit, en larmes, attendant vainement des nouvelles de son fils. Ne devrait-elle jamais le revoir ?

Allait-il mourir là, le pauvre enfant, et appeler à nouveau : « Maman ! » Alors, il devait être affreux la douleur d'une mère qui perd son enfant. Et le soldat allemand se sentit pris du désir de sauver le Français, afin que sa mère ait un jour la joie de le serrer encore dans ses bras.



IV. — Difficilement, il parvint à se lever, espérant trouver bientôt du secours. La bataille avait été terrible, et il n'y avait d'autre bruit que les appels des blessés et les râles des mourants. Le soldat allemand fut obligé de marcher dans la neige et la lune. Mais le jeune Français était fatigué, et l'avance était pénible.



V. — Portant son fardeau, il se mit en route, espérant trouver bientôt du secours. La bataille avait été terrible, et il n'y avait d'autre bruit que les appels des blessés et les râles des mourants. Le soldat allemand fut obligé de marcher dans la neige et la lune. Mais le jeune Français était fatigué, et l'avance était pénible.



VI. — Puis, les mouvements qu'il avait dû faire, pour charger le blessé sur son épaule, l'avaient épuisé. Il fut obligé de s'arrêter pour se reposer. Mais il ne voulait pas que le blessé mourût. Il l'attendait. Rencontrant un arbre, il s'y appuya quelques instants, désespérant de pouvoir porter son compagnon. Mais, sur son épaulé, le Français soupira encore : « Maman ! »



VII. — Alors, le soldat allemand rassembla ce qui lui restait d'énergie, il voulait sauver le Français. Mais il n'y avait pas de secours à portée de main. Il vit apparaître une maison isolée, avec des fenêtres éclairées. A tout prix, il fallait arriver à ce village. Cela demandait toutefois une heure. Mais il réussit à faire le voyage. Les tempes battaient; des hallucinations passaient devant ses yeux. Il se sentit perdu.



VIII. — Enfin, il arriva devant la maison isolée. Il frappa à la porte. Qui est là, demanda-t-on ? — Soldat blessé, répondit par difficile l'Allemand. On ouvrit la porte et, devant un pénible tableau, on se précisa. La maison était dans un état de désolation. Une croix était établie dans la maison, et les infirmiers, en toute hâte, déchargeaient le blessé de son fardeau. Mais, à peine fut-il déposé sur une couchette que l'Allemand, qui l'attendait sur une couche, tomba.



IX. — Vivement, le chirurgien mit à nu sa blessure, tandis que le médecin lui faisait le pointage. Mais il se mourut. Vérité-t-il, le pouls s'en va ? — Oui, dit le chirurgien, il a trop perdu de sang; le cœur ne peut plus battre. Mais, au moment où il mourut, il vit que le soldat allemand ouvrit les yeux. Il était déjà à l'agonie. Mais il eut un sourire et trouva la force de dire, en mourant, ces dernières paroles : « Maman ! » — « Voulez dire au petit Français que nous l'avons rendu à sa mère. » Puis sa tête se renversa, et un grand soupir sortit de sa poitrine. Il était mort.



X. — lorsque le petit soldat français fut guéri, on lui raconta comment il avait été assuré par un Allemand. Alors il se rappela avoir appelé sa mère dans sa fièvre et comprit ce qui s'était passé. Un véritable amour pris naissance dans son cœur. Il se rappela que lorsque il revit sa mère, il lui dit : « Les bâties allemandes m'ont blessé, mais un soldat allemand m'a rendu la vie. Mère, nous devons être amis. Il n'a pas été un ennemi, il n'a pas d'ennemis. Tous les hommes ont une mère, qu'ils aiment tous d'un même amour, et qui les rend bons frères. Il n'a pas été un ennemi. Nous devons cesser de nous détester cette vérité. Un jour viendra où elle sera comprise de tous les hommes. »

